

PHOTOS: SUZANNE LANGEVIN

LE MEA CULPA DE LA GRANDE BAVEUSE

MONIQUE DURAND

Petrowski l'invincible, Petrowski kamikaze, Petrowski la pure et dure; Petrowski dont le seul nom inspire aux un-e-s une insurmontable agressivité, aux autres le contentement jouïssif d'avoir mis l'adversaire K.-O.; Petrowski vouée aux gémonies ou portée aux nues, Petrowski sans laquelle notre presse quotidienne paraîtrait insipide, froide, quinquillaire, Petrowski dont on a cru qu'elle avait moins besoin d'amour que les autres, Petrowski se rend.

«Je ne peux plus dire les choses comme avant. Je ne suis plus capable d'écrire au premier degré. Terminés les

Nathalie Petrowski, après 12 ans de journalisme au Devoir et ailleurs, passe au roman. Elle vient d'obtenir le studio du Québec à New York où elle résidera jusqu'à l'automne pour mettre en train son ouvrage. Elle part à la recherche de l'écriture et d'elle-même comme d'autres s'en vont-en-guerre. Ne sait quand reviendra. La Vie en rose l'a rencontrée avant son départ.

«moi je crois que» et les vérités *ex cathedra*. La vie, c'est pas ça du tout. Avant, je tirais sur tout ce qui bougeait. Je demandais à Michèle Richard d'être Juliette Greco ou Édith Piaf.»

Concessions? Ramolissement? Non. Elle a changé, c'est tout. «Je ne sors plus la

hache de guerre. Je l'ai fait souvent, mais le prix à payer est trop élevé. Avoir, tous les jours, le courage de mes opinions, quand je sais qu'on va m'haïr, j'en ai marre. Tellement que des fois je deviens trop sensible, beaucoup trop sensible: j'y vais «mollo»; je veux épargner tout le monde. Je suis peut-être dans ma grande phase de culpabilité. C'est pour ça que je m'en vais à New York.»

Dans son grand appartement tout nu du quartier juif d'Outremont, où je ne vois qu'un interminable plancher ciré, une table en bois et une théière sifflante, j'ai l'impression qu'une page importante tourne, une page noircie à ras de ses mots à elle, mots incendiaires et sans appel.

«Dans ma vie, je ne décide pas tellement les choses. Elles m'arrivent. Je suis entrée dans le journalisme en 1975 en ignorant tout de ce métier. D'abord au *Journal de Montréal*, puis au *Devoir*, après des études en cinéma. J'ai tripé comme une folle. Ça m'a stimulée pendant des années. J'avais un appétit dévastateur, une curiosité insatiable. Tous les sujets m'intéressaient. J'allais voir des shows tous les soirs et les fins de semaine. Je m'étonnais totalement dans un boulot qui était la seule chose qui comptait pour moi.»

Et puis un jour arrive ce qui peut-être est inéluctable dans le tout petit milieu de la culture québécoise: elle a vu tous les spectacles, fait toutes les entrevues, et ne découvre plus

rien. Elle se réveille brûlée, vieillie, épuisée, ne sachant même plus si elle existe. Alors, elle se met à pondre sans conviction des textes à la chaîne «sur le pilote automatique»: «J'ai complètement évacué mon monde intérieur durant ces 12 années. Aujourd'hui, ça me revole en pleine face. Quand j'ai eu l'impression de plafonner, je me suis tournée vers les gens pour me rendre compte qu'ils me détestaient et que je n'y comprenais rien... Je suis toujours la première étonnée de l'effet que j'ai sur les autres.»

Nathalie Petrowski a provoqué et choqué comme peu de gens l'ont fait dans ce métier. Il n'y a qu'à se rappeler quelques-uns de ses titres au vitriol: «René Simard, l'homme ou l'eunuque» (*Le Devoir*, octobre 1980); «André Gagnon, le speed-freak de la Place des Arts» (*Le Devoir*, octobre 1978); «Les Trois L — pour Lautrec, Lalonde, Louvain — à la Place des Arts: le courage de devenir «kétaines» ridicules» (*Le Devoir*, 2 février 1981). Quant à sa couverture du spectacle de Patsy Gallant, en octobre 1979, «une des grandes vaginocrates du showbiz», et sa rencontre avec Annie Girardot trois ans plus tard, elles demeureront dans les annales.

«Au début, je ne faisais pas de la critique à proprement parler. Je réinterprétais. Je croyais alors dur comme fer à un nouveau journalisme qui allierait la réalité à la fiction. J'écrivais donc des papiers hautement et dangereuse-



Un article de journal c'est trop court. Je veux aller plus loin, de l'autre côté des choses voir s'il y a quelqu'un. Peut-être n'y a-t-il personne...



ment subjectifs. Le monde pognait les nerfs. Je ne pouvais plus aller nulle part parce qu'à chaque endroit, il y avait 15 personnes qui voulaient me sauter dessus.» Pendant tout ce temps, c'est son inconscience, m'explique-t-elle, qui la sauve et la protège contre la hargne qu'elle soulève.

Je reconnais que sous mes prises de position à l'emporte-pièce se cachaient parfois, malgré moi, des jugements de classes, un certain mépris et même des règlements de compte. C'est pas très joli.

Mais chaque jour, elle s'isole davantage, jusqu'au moment où elle n'en peut plus. «C'est là que j'ai commencé à me dire qu'il faudrait peut-être que j'exprime les choses autrement. Au fond, je suis une fille sociable.»

Nathalie Petrowski va très loin dans la contrition rétrospective. «Je reconnais que sous mes prises de position à l'emporte-pièce, se cachaient parfois, malgré moi, des jugements de classes, un certain mépris et même des règlements de compte. Ce n'est pas très joli.»

Sa franchise me désarme et me heurte parce qu'elle me rend coupable, à mon tour, de

la jouissance délectable et vengeresse qui fut mienne en la lisant, elle qui châtiait si bien la médiocrité. Je lui en veux un peu de ce revirement.

Crrriss, mon roman

Elle jure en mordant dans le «r» de «criss»: «Mon roman, il faut que je le fasse. Je suis écoeurée d'en parler. Ça dure depuis cinq ans. Un article de journal, c'est trop court. Je veux aller plus loin, de l'autre côté des choses, voir s'il y a quelqu'un-e. Peut-être n'y a-t-il personne. *The girl and the empty dress. There's nobody at this address.* Je veux aller voir.» Elle le dit avec ses yeux de fauve en liberté, perçants comme des dards, encore plus beaux qu'à la télé, ces miroirs inentamés qu'on a le goût de croire.

Pourquoi New York? D'abord parce qu'elle vient d'y obtenir le studio du Québec, succédant à Yolande Villemaire. Et qu'elle a besoin de rompre avec tout, sa sécurité, ses amis, son Laurier B.B.-Q,



le milieu, si elle veut mener son projet d'écriture à terme. Apprivoiser le silence et l'absence. «J'ai envie d'être *groundée* quelque part. Me trouver, moi. C'est terrifiant parce que c'est le gouffre, l'inconnu. Mais il le faut. J'aime la difficulté.»

L'été dernier, elle pourtant typique rate de la ville, elle s'était retirée à la campagne pour écrire une centaine de pages. Cent pages qu'elle a jetées aux poubelles. «Je ne veux pas tomber dans le psychologisme, les bons sentiments, les femmes héroïques. Je ne veux pas de ces ingrédients-là et du petit côté sentimentalo-complaisant auquel je prêterais facilement flanc et qui me répugne. Je préfère tout recommencer à zéro. Démarrer sans idée et sans histoire en tête.»

Elle n'en sait pas davantage sur le style qu'elle adoptera. «Pour le moment, c'est du chinois pour moi.» Mais elle compte bien exploiter un certain penchant pour le cynisme et ce qu'elle appelle son «éternelle dualité» réalité-fiction. «Il faudra que je me persuade qu'avant moi, il n'y a jamais eu de roman d'écrit. Sinon, je n'y arriverai jamais. C'était peut-être facile de me faire un nom dans le journalisme, c'est loin d'être évident dans le roman.»

Et si elle rate son coup? Candide, elle répond qu'elle s'inclinera à condition de res-



pecter les critiques qui la matraqueront. «Je ne me sens pas menacée par la critique. Je m'en servirai comme d'un point de repère. Mais je sais qu'on m'attend au tournant.»

L'ambiguïté Heavy Metal

Petrowski n'est pas la fille la plus «unitaire» ou la moins paradoxale en ville. Elle s'en fout. L'ambiguïté, elle la cultive, en redemande: «J'arrive à naviguer.»

«Idéologiquement, je flotte. Je suis pour l'avortement. Mais quand je rencontre des gens qui sont contre, je finis par les comprendre. Ils ont le droit. J'ai trop conscience des idées et des opinions de tout le monde et des innombrables façons d'exister. Au fond, je suis trop démocratique.» Les travailleur-euse-s sociaux-appellent ça de l'empathie, cette faculté — parfois vicieuse — de se mettre à la place de l'autre. «Dans ce contexte, je ne peux qu'être ambiguë et très éparpillée.»

L'ambiguïté, d'ailleurs, lui a permis pendant longtemps de se cacher des autres et d'elle-même, en dépit de son écorce de lionne repue de confiance en elle, aux jugements vifs, tranchants et claironnants. Nouveau juron bien senti: «C'est ma vie, mes affaires. Je n'ai pas nécessairement à vous dire ce que je pense. Jamais je n'irai chez Janette Bertrand raconter que j'ai un



enfant ou que je n'ai pas d'enfant, que je suis célibataire ou que je ne le suis pas. Ça m'écoeure.» Elle poursuit: «Je ne me mouille pas, parce que dans un journal, ce n'est pas la place pour le faire. Mais dans mon roman, je ne pourrai plus cacher quoi que ce soit. De toute façon, je n'ai rien à cacher.»

C'est dans cette veine qu'il faut comprendre le billet qu'elle a écrit dans *Le Devoir* à l'occasion de la relance de *La Vie en rose* en novembre dernier. Elle l'a pondu délibérément ambigu. «Parce que j'étais moi-même ambiguë face à la nouvelle facture de la revue. Qu'elles mettent une fille à poil, ça ne me dérange pas, ça ne me heurte pas, ça ne me réjouit pas. À la limite, je m'en câlisse. Ce billet a été interprété de toutes sortes de façons. Tant mieux.» Elle se sent quand même complètement féministe, «dogmatisme et militantisme en moins», ajoute-t-elle.

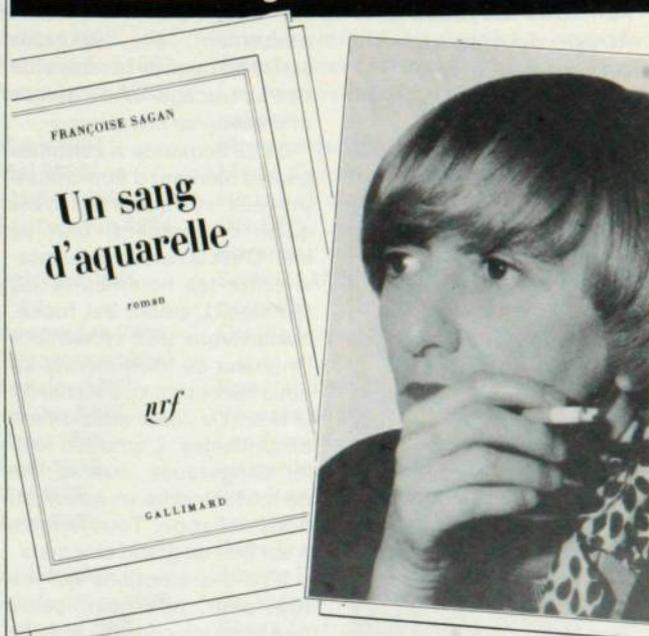
Elle tient son caractère «Heavy Metal», dit-elle, de ses origines slaves. Ses grands-parents étaient Ukrainiens et ils l'ont élevée à Nancy, dans la Lorraine, jusqu'à l'âge de cinq ans. Ils lui vouaient un véritable culte. «J'étais un monstre total. Je disais à mon grand-père de manger du foin et il en mangeait. C'est ainsi que je suis entrée dans l'existence.»

J'arrive un peu partout comme un char d'assaut. Les gens me trouvent bien sympathique mais sont tout à fait incapables de me prendre. C'est ça mon drame.

Elle n'use d'aucun détour dans la description qu'elle fait d'elle-même. Encore une fois, sa franchise débridée me dérouta et m'essouffla. «Je n'ai pas du tout le sens de l'humour et je prends tout très au sérieux, y compris moi-même. Je vis à l'aise dans la souffrance et j'allume des conflits ici et là. J'arrive un peu partout comme un char d'assaut. Les gens me trouvent bien sympathique, mais sont tout à fait incapables de me prendre. C'est mon drame.» Nous pouffons de rire. «J'ai du criminel de guerre en moi.» Là, nous rions à gorge déployée. Qu'est-ce qui m'a foutu une fille pareille au bout de mon microphone? «J'essaie d'apprendre à modérer mes transports.»

Elle ratisse tellement large et raconte avec un tel sans-gêne qu'à un moment, sa sincérité me devient suspecte. Dans l'effluve, le torrent, la cascade de son élan, si elle en profitait pour me filer entre les doigts? Si, devant moi, elle se dispersait et me semait traî-

Un nouveau roman de FRANÇOISE SAGAN



FRANÇOISE SAGAN

Un sang d'aquarelle

Un homme heureux à force de compromissions et de lâchetés choisit la mort comme une rédemption.

«Un sang d'aquarelle est-il un cauchemar ou un pied de nez de Sagan? Peut-être les deux après tout. Visiblement l'auteur s'amuse et puis, soudain, on a la gorge serrée.» (J.-F. Josselin, Le Nouvel Observateur)

«Les manuels devront-ils, un jour, séparer l'œuvre de Sagan en deux périodes, la désinvolte puis l'autre, tout en situations lourdes de conséquences, presque... sartrienne? On n'en est pas là. La première manière, d'ailleurs n'a pas disparu. Avis aux amateurs.» (B. Poirot-Delpech, Le Monde)

En librairie à 19,95\$

aux éditions

GALLIMARD

Avoir tous les jours le courage de mes opinions quand je sais qu'on va m'haïr, j'en ai marre.



treusement, elle, pourtant assise au bout de la table vide de tout trucage? «*l'ma bundle of unresolved hostilities.*»

Je lui demande si certaines choses méritent d'être crues à ses yeux. «Ce que je sais, c'est qu'en ce moment, tout va mal. C'est la catastrophe totale entre les hommes et les femmes. L'amour est fucké. Nous vivons tous enfermés à l'intérieur de nous-mêmes en nous racontant des histoires, la tête et le cœur absolument déconnectés. L'émotion réelle, dangereuse, susceptible de tout remettre en question, nous échappe. Tout le reste n'est que du grand cinéma.»

«Ya des émotions qui me font peur, très peur, parce que je ne les contrôle pas. Je veux toujours tout contrôler. Pour advenir à l'écriture, il faudra que je me débarrasse de ce cérébralisme à tous crins.» A-t-elle peur de

l'amour? Elle hurle, moqueuse et déchaînée: «Pas du tout. Envoyez, amenez-en!» Elle continue: «L'amour, je n'y crois pas et j'y crois trop. Je suis une romantique pathologique. C'est épouvantable. Je n'existe pas dans l'amour. Il n'y a de place que pour l'autre.»

«Je ne crois pas que je vais laisser de traces. Je ne suis pas Victor Hugo. Mais je veux vivre ma vie autrement qu'à moitié. Et je m'applique à chasser l'idée de la mort qui me suit partout, tout le temps. Mais chaque fois que quelqu'un meurt, ça me touche. Liberace meurt et ça me touche, tu vois...»

À l'occasion d'un article, elle a découvert Norman McLaren, décédé récemment. «Toute sa vie, il a travaillé enfermé dans son laboratoire, dans le parfait anonymat. Il est mort à 72 ans. Il a fait des

choses. C'est ça que je valorise par-dessus tout. À cause de mon petit côté égocentrique, j'irais peut-être davantage vers Liberace que McLaren. Mais quand il m'arrive de penser que j'ai du bon sens, ce que je crois, c'est à une vie exemplaire d'entêtement comme celle de McLaren. Loin des trivialités et des vanités, jeux séduisants mais piégés. L'important pour moi, c'est d'écrire mon premier roman. Pas de faire *À première vue*. Pour ne pas passer vainement dans l'existence.»

Je libère mon interlocutrice. Je la laisse à ses *chums* qui viennent écouter *Les Beaux Dimanches* en sa compagnie.

Qu'est-ce qui m'a foutu une fille pareille au bout de mon microphone? ◇

Monique Durand est journaliste et collabore régulièrement à *La Vie en rose*.

Le Centre canadien d'Études et de Coopération Internationale (CECI), organisme à but non lucratif, recherche des coopérantes tout au cours de l'année dans les domaines suivants: organisations paysannes, entreprises artisanales, développement communautaire, santé et nutrition, agriculture, éducation formelle et non formelle.

Pour les personnes sans expérience de travail dans le Tiers-Monde, le programme de Coopération Volontaire du CECI offre, exempts d'impôts, une allocation de séjour et des avantages sociaux basés sur le coût de la vie dans le pays hôte et les responsabilités familiales de la coopérante.

Pour les personnes avec une expérience de travail dans le Tiers-Monde, le programme Études et Projets de Développement Rural du CECI offre des conditions salariales en fonction de la grille en vigueur pour les cadres du CECI. À titre d'exemples, deux postes sont à combler en développement socio-économique au Mali et en Côte D'Ivoire.

Prière d'envoyer votre curriculum vitae à Claire Moran, CECI - Banque de Candidats, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal (Québec) H2X 1K9 Tél.: 875-9911.



Anita Brookner

Regardez-moi

«Un livre remarquable!»

Christiane Charette / Bon Dimanche

«Regardez-moi» d'Anita Brookner: une perle rare de roman sur la mélancolie».

Marc Chabot / Le Soleil

«Il ne faut pas en dire plus long. Il faut plutôt vous inciter, et avec le plus de conviction possible, à lire ce très beau roman.»

Lisette Morin / Le Devoir

«Un désespoir tranquille, un très grand roman».

Louise Gareau-Desbois / La Vie en rose



228 p., 19.95\$